

Poèmes

Roland Giguère

Volume 14, numéro 1-2 (79-80), 1972

Poètes du Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30632ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Giguère, R. (1972). Poèmes. *Liberté*, 14(1-2), 34–39.

Poèmes

À VENIR

Sans faiblir
sans haine surtout sans haine
mais sans coup férir
abandonner le pourrissant
à son pourrissement
détruire l'abject dans l'oeuf
faire maison nette

et retracer l'étoile
au coin supérieur gauche du tableau
en attendant qu'apparaisse
l'image nouvelle

toute leur acceptée.

POUR DURER

Vous auriez pu nous dire le fer
dans la plaie fraîche

vous auriez pu nous dire le feu
au coeur de notre ébène

vous auriez pu nous dire le froid
rampant dans nos murs

vous auriez pu nous dire l'amer
de ce voyage interminable

vous auriez pu nous dire la peur
qui guette la veille

vous auriez dû nous dire le pire

INVENTAIRE DES ÉTOILES

Je connais des étoiles qui ouvrent des sillons
sinueux autour d'une solitude étale

des étoiles qui planent comme la mouette
au-dessus d'un océan d'amertume

des étoiles qui glissent sur la soie des soirs
de fête jusqu'à la brisure du miroir

des étoiles qui reviennent après une longue absence
reprennent leur place au coeur du brasier

des étoiles qui emportent le malheur au loin
pour l'ensevelir dans des charniers obscurs

des étoiles parées de dentelles
des étoiles de taffetas moiré
des étoiles couvertes d'ailes
des étoiles au long collier
des étoiles de minuit moins le quart
des étoiles étonnées
des étoiles corps à corps
des étoiles sans milieu
des étoiles de fureur
des étoiles au curare
des étoiles d'aveux

je connais aussi une étoile saignante
dans son étau bleu
dont les reflets de douleur m'éclaboussent
chaque fois que le jour meurt.

DERNIÈRE LETTRE

Je ne vous écrirai pas comme autrefois
des pages de marécages où l'on s'enfoncé
jusqu'à ne plus rien voir
que nos saisons qui sombrent

je ne vous écrirai pas non plus
de ces futurs de paille de ces passés pourris
je ne vous écrirai pas le temps qu'il fait
au fond de ce pays sans âge

je ne vous décrirai pas ma vie
je ne vous écrirai plus.

NOS YEUX S'OUVRENT

Nos yeux s'ouvrent aujourd'hui
sur ce qui est nécessaire à l'éclair
pour traverser la nuit

nous nous sommes trop longtemps attardés
à l'éclair même

l'arbre qui dort rêve à ses racines

la mémoire chante sur la page noircie.

PÔLE NOIR

Face aux grands remous de mémoire
d'où émerge une main couronnée
nous n'avons à offrir que fleurs de folie
et quelques phrases décapitées.

M. LE MAUDIT

Il habite une maison de mots sanglants
au coin de sa solitude
une maison de mots meurtris par l'habitude
il vocifère sous sa lampe de chevet
il s'étale se déploie se brise en mille morts

pendant qu'on s'acharne au pied de la lettre
il louvoie dans la forêt des symboles
attaqué par les mythes
troué de toutes parts
dévoré par les signes
il agonise en couleurs dans sa nuit blanche.

ALLEZ DONC RÊVER

Allez donc rêver de futures saisons
dans une nuit réinventée

allez donc jouer aux jonchets
sur le tapis usé de vos misères

allez donc faire l'amour
au carrefour des avenues

oubliez le temps qu'il fait
si vous le pouvez
oubliez le soir qui tombe
comme un couperet

et revenez nous voir.

J'IMAGINE

à mon ami G. G.

Je vous imagine tels que vous êtes
à la fin de cette longue chasse
la langue morte et l'arme au fourreau
vêtus de la peau des autres
vos gants en plumes de corbeau autour du cou
la haine en laisse

on vous croyait rois vous étiez fous

autour de vous naissaient les orties
qui pourrissaient votre lit
et vos pas devenaient fossiles
dans nos musées moisis

je vous imagine mais je vous détruis
sur vos autels mêmes que nous avons fleuris

notre sang était votre lait quotidien
que vous suciez jusqu'à la lie

nos lendemains étaient sans jour
tant cette nuit nous pesait
et pourtant ce puits avait sa plage
avec ses coquillages profonds ses sables sereins

la vague qui devait nous emporter se faisait attendre
et nous durions

j'imagine mais c'est la vérité que j'imagine
avec la rose et la cétoine
l'abeille et le tyran mélancolique

vos suppliques inutiles roulaient
dans la vasque de notre espoir

nous avions le rouge en tête

nous étions fous aussi
mais fous de nos amours fous de notre liberté
et pour ne pas crier
nous écrivions sur nos murs
des lettres voyantes en capitales éclairées.

ROLAND GIGUÈRE